

Nicolas II, Tsar de Russie.

Les Cosaques se ruent sur les lignes ennemies; arrivés à une certaine distance, ils sautent à terre, s'abritent derrière leur monture, tirent, remontent en selle, tournent bride et disparaissent! Ils agissent ainsi lorsque leur but immédiat n'est pas de rompre la ligne ennemie; dans le cas contraire leur charge est franche, désespérée, terrible! Ils arrivent comme le tourbillon de la steppe, une forêt de lances s'agitent, des hommes tombent. Qu'importe? La cyclone avance toujours. Des cavaliers sont désarçonnés, d'autres passent sur leurs corps; ils forment un immense triangle, la pointe tournée vers l'ennemi. Couchés sur la bête, les hommes semblent rives à leur cheval, ils se meuvent au même rythme, ils n'ont qu'une haleine, qu'une volonté, avec un entrain endiablé, ils avancent.

Le cheval cosaque ne supporte que la bride, dont le cavalier se sert à peine d'ailleurs. Sur une pression légère de la jambe, on voit la bête disparaître avec son cavalier, couchés à terre, s'abritant derrière le moindre

obstacle. En quelques secondes un répit n'est s'évanouit. En service de reconnaissance, le Cosaque prête l'oreille à tous les bruits; il les distingue tous; il connaît les bourdonnements et les murmures de la forêt, du marais et de la plaine; à d'inappréciables sons il discerne et évalue la distance d'une troupe en marche. Rien n'échappe à son attention. C'est le secret de sa supériorité incontestable.

L'infanterie ne fut pas non plus inférieure à sa tâche.

Citer tous les traits d'héroïsme de l'armée russe nous mènerait trop loin. Relevons seulement celui-ci :

Le colonel Lapoukhine, commandant du régiment de la garde à cheval, après la première grande bataille en Galicie, se fit lire le rapport :

« Nous avons perdu 200 tués et blessés.

— Combien de soldats tués ? demanda Lapoukhine.

— Tant.

— Combien d'officiers tués ?

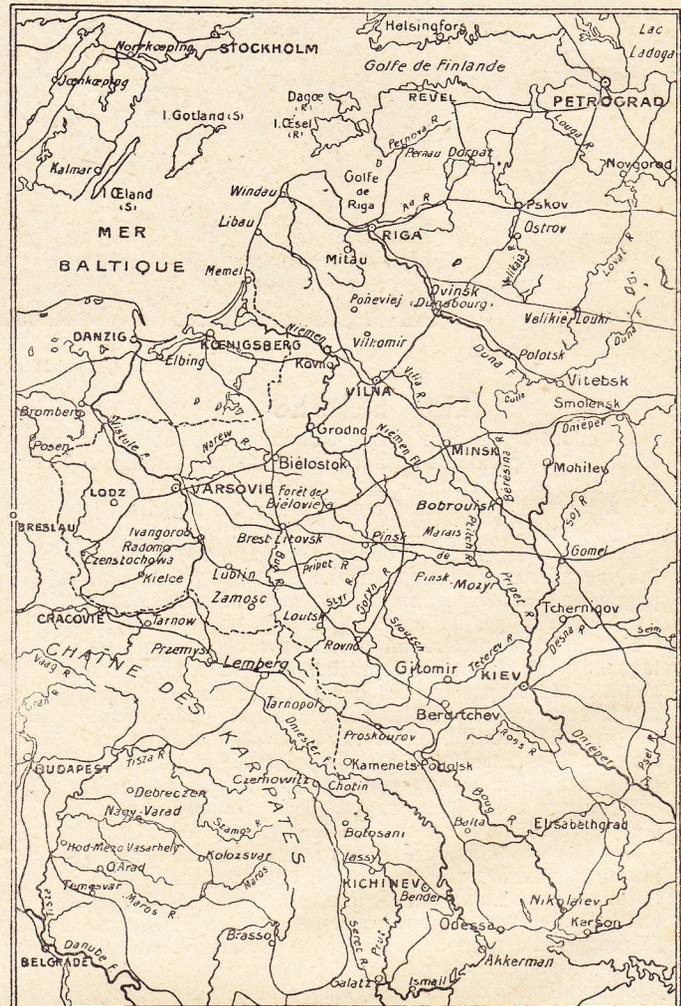
— Un seul.

— Quel est le nom de cet officier ?

— Le lieutenant Lapoukhine. »

Pas un muscle du visage du colonel Lapoukhine ne remua. S'étant renseigné sur l'endroit où était déposé le cadavre de son fils, ferme et muet, le colonel Lapoukhine s'en fut vers lui, descendit de cheval, baisa au front et aux lèvres son enfant mort, puis après un signe de croix, reprenant les rênes de sa monture, partit donner des ordres.

Hindenburg fut chargé plus tard de rétablir la situation sur le front autrichien. Nous verrons plus tard comment il s'y prit, car la défaite des Autrichiens mit fin à la première campagne dans l'est.



Carle des opérations en Russie.



Le général Hindenburg.

LES SERBES

« Pendant la dernière guerre balkanique, je fus admis à suivre les opérations de l'armée serbe, écrit Champaubert, dans son ouvrage « Les Campagnes de 1914 ».

A la suite d'un succès remporté sur les Bulgares, je complimentai les officiers de l'état-major :

« Ne nous félicitez pas de cette victoire, me répondit l'un d'eux; certes, nous sommes satisfaits de voir la campagne se terminer heureusement, mais nous regrettons d'avoir été obligés de la faire.

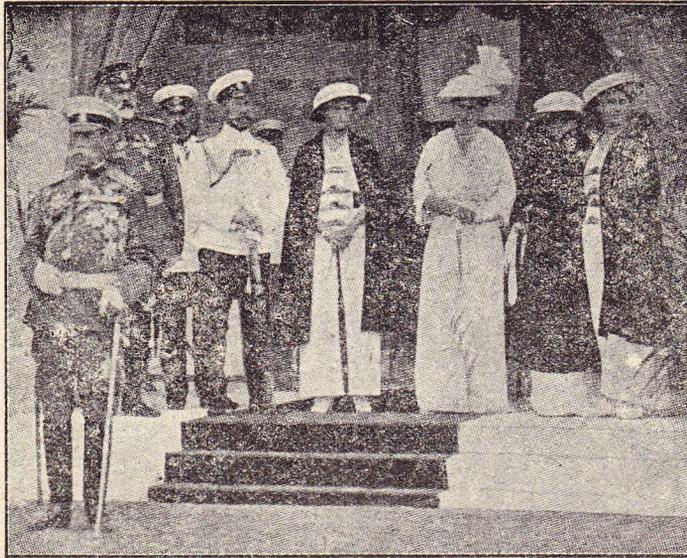
Nous aurions préféré un accord avec la Bulgarie, à laquelle nous n'avons à reprocher que sa trop grande avidité dans le partage des dépouilles ottomanes. Il eût mieux valu réserver toutes nos ressources pour le conflit prochain, fatal, inéluctable, qui nous mettra aux prises avec l'Autriche-Hongrie. Cette puissance ne peut nous pardonner de nous être soustraits à la tutelle qu'elle exerçait sur notre politique au temps des Obrénovitch, d'avoir résisté à l'annexion de la Bosnie, d'avoir ruiné ses projets sur Salonique en enlevant aux Turcs le sandjak de Novibazar. (Un sandjak est une subdivision territoriale d'un pachalik, qui est une contrée soumise à l'autorité d'un pacha ou gouverneur de province turc). Pour se venger, elle nous a empêchés de conserver le débouché maritime conquis par nos bataillons; ensuite elle a jeté les Bulgares contre nous. Mais cela ne lui suffit pas. Lorsque toutes ses intrigues auront échoué, elle mettra elle-même la main à la pâte, car elle ne tolère pas l'existence de notre pays, dont l'indépendance rappelle aux Serbes du Banat et de Bosnie, aux Dalmates, aux Croates, aux Slovènes, qu'ils vivent encore en état de servage. »

La Bosnie, située tout au sud de l'Autriche, entre la Serbie, le Monténégro et la Dalmatie, était annexée à l'Autriche. La capitale du pays est Serajevo. La Dalmatie s'étend le long de la mer Adriatique. Les Croates-Slovènes habitent entre la Drave et la Save, au sud de la Hongrie; la capitale est Agram. Le Banat est la contrée située entre le Danube et la Theiss inférieure. Toutes ces races faisaient partie de l'Autriche malgré elles et il y avait de fréquents conflits.

« Ces paroles prophétiques, poursuit Champaubert, me sont souvent revenues à l'esprit depuis six mois. Les révélations de MM. Take Jonesco et Giolitti les ont confirmées et ont démontré la fourberie dont fit preuve le comte Berchtold en accusant le gouvernement de Belgrade de complicité dans l'attentat de Serajevo. Le moment eût été mal choisi, pour les Serbes, de fournir à leurs ennemis un prétexte de conflit. Les deux guerres qu'ils venaient de soutenir avaient épuisé leur pays, pauvre, peu peuplé, sans industries. Il leur fallait reprendre haleine, réparer leurs pertes, renouveler leurs approvisionnements, enfin pacifier et organiser les provinces récemment annexées, dont une partie des habitants ne se ralliait qu'à contre-cœur au régime nouveau.

L'armée subissait une refonte complète. Elle devait être doublée, en portant de cinq à dix le nombre de ses divisions; (1) mais cette augmentation était loin de se réa-

(1) Les divisions serbes ne sont pas désignées par un numéro, mais par un nom géographique. Les cinq anciennes divisions s'appellent : Morava, Drina, Danube, Choumadia, Timok; les cinq nouvelles : Vardar, Ibar, Kossovo, Brégalnitza, Monastir.



La famille impériale de Russie.

liser, puisque chacune des divisions en voie de formation ne comptait encore qu'un régiment d'infanterie et quelques services, sans un cheval, sans un canon. Toutes les troupes actives étaient concentrées sur la frontière d'Albanie, où elles avaient dû, après le traité de Bucarest, livrer de sérieux combats pour repousser les incursions des montagnards de cette région, fomentées par l'Autriche.

L'ultimatum surprenait donc la Serbie à l'instant le plus critique. Qu'on se représente le petit royaume, privé de toute communication avec la mer, son trésor désempilé, ses arsenaux vides, enserré, au nord et à l'ouest, par le territoire ennemi, poussant sa capitale sur la frontière même, comme pour l'offrir en proie à l'envahisseur. Mais les Serbes avaient appris au cours de leur douloureuse histoire à ne jamais désespérer. Ils n'ignoraient pas que la lutte contre l'Autriche n'avait rien de commun avec les précédentes; il ne s'agissait plus de chasser les Turcs de la Macédoine, ni de disputer les districts qu'on leur avait enlevés. La destinée, la vie même de la nation étaient en jeu. Les paysans serbes, oubliant les épreuves endurées pendant deux âpres campagnes dans les boues de Monastir, dans les neiges d'Albanie, sur les plateaux torrides de la Brégalnitza, s'arrachèrent au foyer qu'ils venaient de retrouver et répondirent tous, sans une défaillance, à l'appel de la patrie.

Le premier ban (hommes de 21 à 30 ans) formait 5 divisions de toutes armes et 1 division de cavalerie, plus de l'artillerie de montagne et de gros calibre (120 mm. et 150 mm) non endivisionnée. En outre, les disponibilités au premier ban permettaient de constituer dans l'ancienne Serbie 6 régiments d'infanterie dits «supplémentaires», et dans la nouvelle Serbie 1 division, obtenue par la fusion des éléments déjà existants dans les divisions en création.

Le deuxième ban (hommes de 30 à 38 ans) formait également 5 divisions de toutes armes, mais moins complètes que celles du premier. Leur infanterie comportait 3 régiments au lieu de 4, leur artillerie un groupe de batteries (12 pièces) au lieu de 3 (36 pièces).

Le troisième ban (hommes de 38 à 45 ans) n'était qu'une milice.

A ces unités régulières s'ajoutaient des volontaires, des corps francs (*comitadjis*), des gardes-voies, le personnel des convois, en grande partie civil, de sorte que le total des appelés, au moment de la mobilisation, dépassait le chiffre de 400 000.

Le premier soin du ministre de la Guerre fut de répartir immédiatement les nouveaux régiments macédoniens entre les garnisons de l'ancienne Serbie, où ils

se complétèrent à l'effectif de campagne; inversement, les unités actives des cinq premières divisions, composées de Serbes du royaume, absorbèrent les réservistes de Macédoine. Ces mesures avaient pour but d'amalgamer tous les éléments de la population, et d'encadrer solidement ceux dont le loyalisme n'avait pu encore être mis à l'épreuve; elles donnèrent les meilleurs résultats.

La mobilisation achevée, il fallut procéder à la concentration des armées. Ce n'était pas une tâche aisée. Les Serbes ne possédaient aucune indication relative aux forces que l'Autriche-Hongrie allait mettre en ligne contre eux, ni la direction de l'attaque.

Ajoutons que les services du train, du ravitaillement, enfin tous les services d'arrière, étaient assurés par les femmes ou les vieillards impotents. Vivres, munitions, relève et transport des blessés, femmes et anciens s'en chargèrent.

Quel spectacle extraordinaire, dans cette contrée de montagnes, dans la boue, dans la neige, dans le froid ou sous l'averse, de voir passer ces vieux aux barbes blanches en broussailles, ces femmes graves et silencieuses, escortant les convois!

La Serbie avait mobilisé jusqu'au dernier de ses enfants; les plus petits faisaient les courses, c'étaient des estafettes. On n'admira jamais assez cette petite nation serbe, où tous, jusqu'aux petites filles, aux ancêtres infirmes, faisaient front contre l'ennemi.

En attendant d'être renseigné, par les mouvements de troupes, sur les intentions de l'ennemi, le commandement serbe groupa ses forces de manière à parer à toute éventualité. Il disposa le long des cours d'eau (Drina, Save, Danube), qui marquent la frontière et tracent une première ligne de résistance naturelle, des unités du troisième ban auxquelles on distribua les vieilles pièces d'artillerie du système de Bange, que les canons à tir rapide du Creusot remplaçaient depuis quelques années. A une certaine distance en arrière, on établit, sur des points convenables, des détachements de soutien, «en réserve tactique», destinés à retarder la marche des colonnes autrichiennes, afin de donner au gros de l'armée le temps de manœuvrer. Ce gros se tenait, «en réserve stratégique», dans la région d'Aranguelovatz, à peu près à mi-chemin des deux théâtres d'action probables; il était articulé de manière à pouvoir se porter vers l'un ou l'autre avec le maximum de célérité. Le maréchal Poutnik commandait en chef; le général Boïovitch était placé à la tête de la I^{re} armée, le général Youritchitch de la II^e, et le général Stépanovitch de la III^e.

La Serbie comptait 4.625.000 habitants. Le pays, plus bas le long du Danube, est coupé de hautes monta-



Les soldats russes se prosterment devant le Tsar.

gnes à l'ouest, au sud et au nord. Les vallées sont fertiles et produisent du blé, du tabac, du vin et des fruits. On exportait surtout des prunes séchées ou conservées. Dans les forêts on fait l'élevage en grand de nombreux troupeaux de porcs et dans les vallées paissent des moutons et du bétail.

Belgrade, la capitale du royaume, est une ville très pittoresque, située sur les bords du Danube et qui compte 70.000 âmes.

L'Autriche croyait pouvoir réduire sans peine la vaillante petite nation qu'elle considérait comme une proie facile:

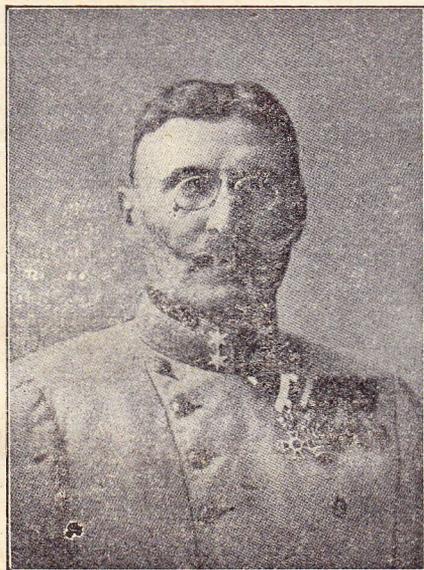
Les deux tiers des effectifs de la monarchie danubienne durent prendre le chemin de la Galicie, mais le reste constituait encore une armée puissante qui fut confiée au général Potiorek. Le commandant en chef des troupes destinées à la conquête de la Serbie résolut de n'exécuter que des démonstrations sur le front du Danube et de la Save inférieure avec le VII^e corps (Temesvar) et des

unités de honved et de landsturm. La véritable offensive partirait de la Drina et du terrain avoisinant son confluent avec la Save. Cinq corps actifs y prendraient part.

Les assaillants, qui avaient prémédité leur coup de force et choisi la date de la rupture, pouvaient s'armer à l'avance et gagner leur adversaire de vitesse; mais pour tout ce qui touche aux opérations militaires, les Autrichiens agissent toujours avec une extrême lenteur; ils firent si bien que la Serbie se trouva prête en même temps qu'eux.

Dès le 26 les hostilités sont ouvertes de fait: deux torpilleurs autrichiens s'emparent du petit bateau danubien serbe « Le Vardar », y arborent le drapeau austro-hongrois et le conduisent à Semlin.

Le 28, dès cinq heures du matin, deux monitors austro-hongrois commencèrent le bombardement de Belgrade. Quatre-vingt-dix pour cent des coups portaient. A onze heures, l'artillerie installée sur le territoire croate ouvrit à son tour le feu. Le deuxième obus tiré toucha



Le général Moritz von Auffenberg.



Le général Victor von Dankl.



Le Tsar et le grand-duc Nicolas.

près de Topchider. Sur d'autres points aux environs de Belgrade, des incendies furent allumés par le tir des canons autrichiens.

De pauvres femmes vêtues de haillons, accompagnées de petits enfants pieds nus, cherchaient en vain à traverser le fleuve.

Il convient de faire remarquer que Belgrade est une ville ouverte, qui ne possède aucune fortification. L'Autriche commit donc un acte criminel en bombardant des femmes, des enfants et des habitants inoffensifs. Nous avons vu dans la suite que c'était la nouvelle manière de la Kultur germanique.

Les Serbes firent sauter alors le pont de chemin de fer qui relie Belgrade à Semlin au-dessus du Danube.

L'infanterie autrichienne exécuta des simulacres de passage le long de la frontière serbo-hongroise, mais, le 12 août seulement, les Autrichiens entreprirent leur action principale, près de la Save, en amont de Chabatz.



Carte de Belgrade et environs.

Les Autrichiens jetèrent des ponts sur la Save et la Drina et les troupes de couverture serbes se retirèrent devant les avant-gardes de l'ennemi et évacuèrent Chabatz.

L'état-major serbe dirigea immédiatement la division de cavalerie et les IIe et IIIe armées sur la région menacée, profitant de la lenteur de leurs adversaires.

Les Autrichiens, en effet, ne semblaient guère pressés et mirent quatre jours à édifier des têtes de pont, puis ils occupèrent sans opposition la ville de Chabatz et de nombreux points sur les montagnes.

Le 16, les têtes de colonnes serbes paraissent et dès lors la bataille va s'engager dans ce coin de territoire au nord-ouest de la Serbie, entre la Save et la Drina. Au nord s'étend la plaine de la Matchva, au sud le massif montagneux de Tser, Iverak et Goutchco.

La marche des troupes austro-hongroises se fit dans l'ordre suivant.

Le IVe corps hongrois s'établit à Chabatz. Le VIIIe corps se fractionna en trois colonnes, qui avancèrent vers l'est dans une direction parallèle, la première sur Slatina; la seconde le long de la crête du Tser, la troisième remontant la vallée de la Loznitza. Le XIIIe corps venant de Loznitza, s'avança par les deux rives de l'adar, et le XVe corps de Zvornik vers Kroupanié et de Lioubovia vers Getzka.

La Lechnitza et l'adar sont des affluents de la Drina qui traversent les montagnes avant de se jeter dans cette rivière.

Les Serbes n'étaient donc pas surpris par l'action des troupes autrichiennes.



Reddition d'un régiment russe.



Enterrement en Pologne.

Le 16, leur division de cavalerie, renforcée par de l'artillerie de campagne et quelques bataillons d'infanterie, se heurte dans la région de Slatina à la colonne de gauche du VIII^e corps et l'attaque aussitôt. La bataille fait rage pendant toute la journée et les troupes de la monarchie danubienne se rendent compte que les Serbes n'étaient pas disposés à laisser envahir leur pays.

Les soldats de la petite nation luttèrent avec un courage héroïque et à la tombée de la nuit l'ennemi était rejeté en désarroi sur la Drina.

Ce premier succès séparait les forces ennemies concentrées à Chabatz de celles qui opéraient au sud dans les montagnes.

La cavalerie lui ayant frayé un chemin, la II^e armée serbe occupa le champ de bataille; deux divisions prirent Chabatz pour objectif et deux autres se présentèrent devant les contreforts du Tser et de l'Ivérak. Elles se heurtèrent à des forces importantes qu'elles tinrent cependant

en respect, de sorte que l'ennemi ne put déboucher ni de Chabatz, ni du sud.

La III^e armée serbe entra en ligne contre la XIII^e corps dans la vallée de l'adar et au sud d'Iarébitzé, mais fut obligée de reculer devant un ennemi supérieur en nombre.

Ainsi se termina la journée du 16 août. Après quelques heures de repos, la lutte reprit à l'aube dans le brouillard. Les Serbes avaient reçu du renfort. Les divisions qui étaient déployées devant le Tser, passèrent à l'offensive, escaladèrent la rude montée et s'emparèrent successivement des deux premiers pitons de la chaîne de montagne. Le lendemain 18 les Serbes étaient maîtres du point culminant de la chaîne et l'armée autrichienne était coupée en deux tronçons.

Dès lors, la II^e armée serbe put se déployer plus facilement et après de violentes attaques la vallée de la Lechnitza fut purgée d'ennemis.

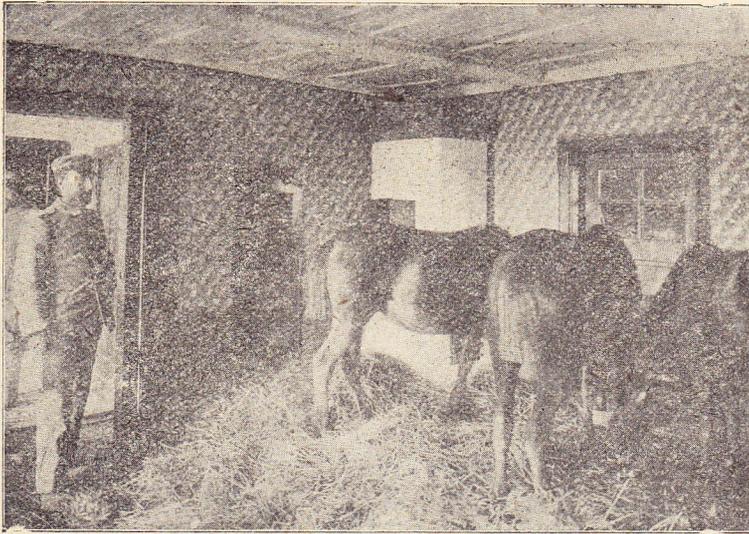
Quant à la III^e armée serbe, qui devait faire face à des charges répétées près d'Iarébitzé et de Kroupanié.



Le général Brousiloff.



Le général Roussky.



Ferme prussienne transformée par les Russes en écurie.

non seulement elle resta inébranlable, mais gagna même du terrain.

La victoire des Serbes était complète et la poursuite commença dès le 20.

L'ennemi prit la fuite devant les baïonnettes serbes et subit des pertes importantes.

Quelques troupes, notamment le IV^e corps des Magyars, luttèrent avec un véritable mépris de la mort afin de sauver la situation. Pendant quatre jours, une bataille terrible se déroula autour de Chabatz, mais le 24 août les derniers ennemis furent rejetés au-delà de la Save.

Les Serbes avaient fait 4.000 prisonniers, capturé 50 canons, 150 caissons, des quantités considérables de fusils, de voitures, de munitions et d'approvisionnements.

Cette bataille provoqua dans toute la Serbie un enthousiasme délirant.

Dans notre pays on en conclut qu'à la suite de leurs défaites successives en Russie et dans les Balkans les Autrichiens étaient anéantis et que leur rôle comme facteur militaire était terminé.

La monarchie danubienne dora la pilule du mieux

qu'elle put et son compte rendu officiel parla d'une retraite stratégique.

On y expliquait que l'expédition contre la Serbie n'était qu'une incursion, de portée secondaire, en territoire ennemi, parce qu'il avait fallu envoyer la plus grande partie des forces austro-hongroises en Russie. En Serbie il s'agissait seulement d'une démonstration, d'une mesure de répression, d'une simple promenade militaire. On avait voulu troubler la mobilisation de l'armée serbe, bouleverser les plans de l'ennemi, et le bon peuple de Vienne ajouta foi à ces puérides élucubrations.

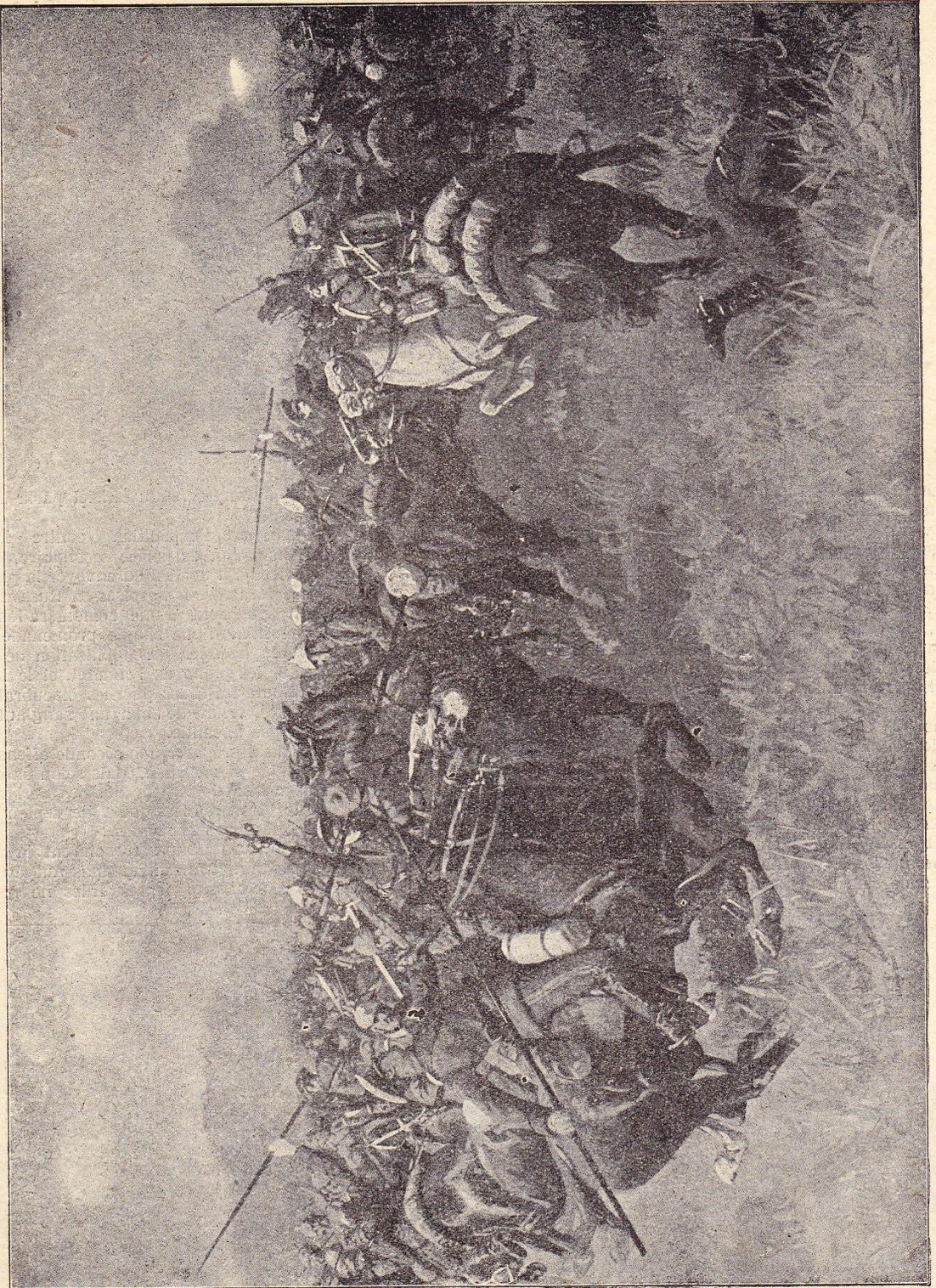
L'Autriche, certes, venait de subir un sanglant échec, mais elle n'était pas anéantie.

Elle ne tarda pas à préparer une seconde offensive contre la nation voisine si méprisée. Mais selon sa coutume elle procéda avec tant de lenteur que les Serbes la devancèrent et, dès les premiers jours de septembre, entreprirent une offensive eux-mêmes.

Le 5 septembre leurs troupes franchirent la Save; la division du Timok prit Mitrovitzta, mais dut évacuer la ville devant des forces supérieures. Elles ne purent se



La ville de Neidenburg mise à sac par les Russes.



Combat de cavalerie entre Russes, Autrichiens et Allemands.

maintenir davantage à Semlin qu'elles occupèrent un instant. L'armée serbe est trop faible pour opérer dans l'immense plaine hongroise, si tentante que soit l'aventure.

Elle est mieux outillée et plus entraînée pour la guerre de montagne; aussi fut-elle plus heureuse à son aile gauche, dans la Haute Bosnie. Trois colonnes parties de Baïna-Bachta, d'Ouvatz et du nord du Monténégro convergèrent sur Serajevo, par Vlasenitza, Vichegrad et Fotcha. Le Monténégro apporta son concours dévoué à la Serbie en cette occasion.

Le 5 août, le gouvernement du Monténégro avait an-

noncé au ministre d'Autriche à Cettigné qu'il se considérait en état de guerre avec l'Autriche-Hongrie.

Ses troupes, à ce moment, avaient déjà pénétré en Bosnie-Herzégovine.

Le Monténégro, dont l'indépendance fut reconnue en 1878, et qui paraît devoir être absorbé par la Grande Serbie, ne compte que 300.000 habitants. C'est un pays de montagnes abruptes habité par une population de pasteurs et dont les vallées seules se prêtent à la culture. L'industrie et le commerce y sont quasi nuls et les communications laissent beaucoup à désirer.



Combat sanglant dans les tranchées de Przemysl.

Cettigné, la capitale, n'a pas plus de 5000 habitants, c'est-à-dire moins que maints villages belges.

Après leurs premiers succès en Bosnie-Herzégovine les Serbes durent rebrousser chemin pour résister à la seconde offensive que les Autrichiens venaient de déclancher dans la région même où ils avaient prononcé leur première attaque.

Près de Ratcha, le VIII^e corps autrichien et une partie du IX^e corps forcèrent le passage de la Save, mais furent rejetés presque aussitôt.

Le reste du IX^e corps parvint à déboucher dans la vallée de la Matchva, en amont de Bossut, mais devant les assauts répétés des Serbes, elle dut regagner la rive hongroise.

Dans la nuit du 8 au 9 septembre les Autrichiens renouvelèrent leurs tentatives près du Tserna Bara (Lac Noir). Ils y résistèrent toute la journée aux colonnes serbes, mais se virent obligés de battre en retraite sur l'unique pont qu'ils avaient pu jeter sur la rivière. Bientôt le pont fut encombré et l'arrière-garde fut taillée en pièces.

Dans le secteur méridional, près de Liubovia, les masses autrichiennes, composées de troupes d'élite, purent se maintenir sur la rive droite de la Drina. Leur front s'étendait le long de la chaîne de montagnes de Goutchevo, traversait la vallée de Kroupanié et de Petzka, mais pendant deux mois l'héroïsme des troupes serbes les empêcha de quitter leurs positions.

Les jours se suivaient en des attaques et des contre-attaques violentes. A certains moments il y eut de terribles mêlées, mais le front ne se modifia guère et l'action se borna à la prise et à la reprise de quelques tranchées ou d'une crête, sans qu'aucun des adversaires pût enregistrer des succès durables.

Le vieux roi Pierre et le prince Georges donnaient l'exemple du courage et de l'endurance,

Le 19 septembre, raconte la « Tribune » de Nisch, le prince quitta Belgrade en automobile pour se rendre sur les positions de Kroupanié, afin d'y suivre la bataille acharnée, engagée entre les armées serbe et autrichienne.

Dès que le prince arriva près de la position de Matchkowa Giava, il monta à cheval et gravit une petite colline du sommet de laquelle il observa le champ de bataille.

Au premier coup d'œil, il vit que la situation était très critique. Trois bataillons du 5^{me} régiment qui opéraient sur cette position étaient repoussés par des ennemis de beaucoup plus nombreux. Les Autrichiens chargeaient avec fureur et s'approchaient des batteries serbes.

C'est alors que le prince remarqua un bataillon serbe qui se trouvait entre lui et le champ de bataille. Se demandant : « Quelle est cette troupe qui ne se bat pas ? » il pique des deux et rejoint au galop le bataillon.

— Bonjour, mes braves, dit-il en arrivant sur les tranchées.

— Bonjour, commandant, répondent les soldats à la vue d'un jeune homme en uniforme d'officier supérieur.

— Que faites-vous ici ?

— Nous, nous sommes de réserve.

— Et ne voyez-vous pas ce qui se passe là-bas ? dit le prince en leur montrant le champ de bataille. Vous savez que l'ennemi est en train de nous prendre nos canons et vous restez tranquillement, les bras croisés, dans vos tranchées ?

— Nous n'avons pas d'ordres.

— Où est le commandant ?

— Nous n'avons pas de commandant. Il a été tué ou blessé.

— Allons, mes braves, suivez-moi, je serai votre commandant.



Poursuite de la cavalerie russe après la retraite de Rennenkampf.

Un instant le bataillon hésite à suivre un officier qu'il ne connaît pas, mais le prince se poste au milieu du front, tire son sabre et s'écrie :

— Soldats ! Je suis Georges, fils de votre roi Pierre. Qui est un brave, qu'il me suive !

A ces mots tout le bataillon fut secoué comme si un courant électrique avait passé. Tous sautèrent hors des tranchées et aux cris de : « Vive le prince ! » s'élançèrent en courant sur les traces du chef qui leur montrait la direction avec son sabre, et criait : « En avant ! »

Les bataillons en retraite du 5^{me} régiment, voyant leur bataillon de réserve arriver au pas de course, conduit par le fils du roi, à cheval (et non à pied, comme veut le règlement), firent face à l'ennemi sans attendre des ordres.

— Hourrah ! s'écria le prince.

— Hourrah ! hourrah ! répétèrent trois mille voix, et tout le régiment s'élança sur les Autrichiens qui commencèrent immédiatement à se retirer. L'artillerie, délivrée, recommença son feu sur l'ennemi et, une demi-heure plus tard, la position était prise.

Vers la fin de ce combat épique, le prince, qui s'était retourné pour féliciter les soldats de leur courage, fut atteint par une des dernières balles tirées par les Autrichiens, et renversé de son cheval. Mais le combat de Matchkowa Glava était gagné.

Cependant, au début du mois de novembre les Serbes durent finir par battre en retraite. Obligés de ménager leurs munitions, ils étaient réduits à l'impuissance en face du déluge de projectiles dont l'ennemi inondait leurs positions.

Nous décrirons plus loin cette retraite, en même temps que les souffrances de la malheureuse nation serbe et les atrocités commises par les soldats autrichiens.

La Serbie allait connaître à son tour les horreurs de l'invasion.

LA GUERRE SUR MER

Pour donner un aperçu complet de la guerre mondiale, nous devons nous arrêter un instant aux événements qui se déroulèrent sur les mers.

Aussitôt que le conflit eut éclaté, la nouvelle se répandit à travers la vaste solitude des océans et du coup des centaines et des centaines de navires furent pris de frayeur. Il est intéressant de reproduire, à ce propos, un remarquable passage du livre écrit par le correspondant de guerre italien Luigi Barzini, sur les « Scènes de la grande guerre » :

« Sur l'Atlantique il faisait nuit.

L'*Alphonse XIII*, sur lequel je voyageais, naviguait tranquillement en suivant la route du Mexique à Santander. La sérénité du ciel éclairé par la lune, le calme des eaux nous faisaient retarder le moment de la descente dans les cabines suffocantes. Des sons étouffés de guitare et des chants plaintifs et nostalgiques de habaneras arrivaient de la proue remplie d'émigrants espagnols qui retournaient dans leur patrie et évoquaient le pays par ses chansons. En nous promenant sur le pont, nous voyions par une petite fenêtre éclairée le radiotélégraphiste, — le « Marconi » comme on l'appelle à bord, — la tête ceinte du récepteur téléphonique, absorbé par la perception des bourdonnements éloquents de l'appareil. Le « journal » arrivait, c'est-à-dire cette suite de nouvelles quotidiennes laconiques que la terre envoie chaque nuit aux navigateurs pour les distraire. Il écrivait lentement sous la dictée magique.

De temps à autre, quand nous le voyions inactif, dans les intervalles de silence, nous lui demandions des primeurs : « Quoi de neuf ? — Rien, des fêtes anglo-américaines à Londres pour solenniser je ne sais quoi, des parties de *base-ball* à New-York, des honneurs conférés au vice-roi du Canada pour avoir participé à un sauvetage... » Tout à coup le Marconi s'est dressé, comme mû par un ressort, et il a fixé avec une expression



Une rue détruite à Hohenslein, en Prusse Orientale.

de stupeur les derniers mots qu'il avait écrits mécaniquement et qui s'étaient formés syllabe par syllabe sous son crayon distraité.

— Quoi ? Que s'est-il passé ? lui avons-nous demandé stupéfaits de sa stupeur.

— La guerre européenne ! a-t-il répondu et il a lu les cinq mots qui, en annonçant le conflit entre l'Allemagne et la Russie, faisaient prévoir le cataclysme des nations.

Puis il nous a fait signe de nous taire, il s'est rassisi, et il a écouté prêt à écrire encore, agitant son crayon avec impatience. Mais rien n'est venu. Les continents n'avaient plus rien à se dire.

Et ce silence inattendu, ce silence profond, cette disparition soudaine de tout autre intérêt succédant à l'annonce de la grande guerre, nous a donné l'impression d'un immense effroi sur la terre, d'une suppression de la vie des peuples. Le monde ne parlait plus ; il était aux écoutes.

A l'aube, sur l'horizon s'est profilé au loin un transatlantique à deux cheminées. Il était hors de toute route, il déviait vers le sud, il fuyait. Il fuyait la France et l'Angleterre où il devait aborder, il fuyait l'Europe en armes, il allait peut-être aux Baléares avec son chargement de marchandises et d'hommes, chercher un refuge neutre. La terreur avait commencé à régner sur les mers.

La radiotélégraphie ne transmettait aux navires que des ordres de fuite, en allemand, en français, en anglais, en langage conventionnel. « Dirigez-vous à toute force sur le port neutre le plus voisin. » Des dizaines de messages passaient à la recherche des transatlantiques en voyage, comme des appels de bergers à un troupeau dispersé. Les navires en parlance recevaient l'ordre de ne pas lever l'ancre. Les lignes de navigation les plus vitales étaient coupées, les commerces maritimes suspendus, les communications océaniques cessaient tout d'un coup.

Dans cette épouvante on pressentait le conflit général. D'une heure à l'autre des navires de guerre de tout pavillon pouvaient être découpiés à la poursuite des



Le grand-duc Nicolas, généralissime de l'armée russe.



Bataille de Tannenberg, du 26 au 28 août 1914.

proies. Beaucoup d'entre eux étaient déjà en chasse, prêts à répondre à l'ordre : «prenez!». La radiotélégraphie permet de commencer l'action, tout en attendant l'ordre de l'achever. En quelques heures la guerre, à peine déclarée, avait un contre-coup formidable jusqu'aux plages les plus lointaines, jusqu'aux ports les plus éloignés. Des hostilités ouvertes sur une frontière en Europe ont isolé des peuples de l'autre côté du monde. Un coup d'épée en coupant les liens entre deux nations en a brisé mille entre toutes les autres.

La guerre prend instantanément un aspect mondial. Cette simultanéité d'angoisses, d'événements et de ruines créée par l'électricité paraît un rêve. Le passage foudroyant de la parole sur la surface du globe a resserré en un réseau d'intérêts communs toutes les nations : si une maille se rompt le réseau cède de toutes parts.

Vers midi deux croiseurs filent au loin, à dix ou douze milles de nous. L'*Alphonse XIII* s'empresse d'arborer le grand pavillon espagnol, celui des jours de fêtes et signale son nom : il répond avant d'être interrogé. Il a peur, lui aussi. Ces pacifiques navires bourgeois se trouvent à peu près dans les dispositions d'une foule dans laquelle circule le bruit que des lions se sont échappés d'une ménagerie.

Des lions échappés ou sur le point de s'échapper, il y en a partout ; les grandes nations ont des patrouilles de croiseurs, des escadres qui parcourent toutes les eaux : ce sont les gardiens des colonies, les policiers de la circulation commerciale, et voici que tout d'un coup, dans la mer de Chine comme dans la mer des Caraïbes,

les policiers se jettent sur le commerce des adversaires. Les océans se dépeuplent. Il n'y a de place que pour les navires qui ont sur leurs flancs, hérissés de canons, quelques pouces de cuirasse, et pour les navires neutres, qui sont en si petit nombre !

Deux jours après la première déclaration de guerre cinquante transatlantiques remplissaient le port de Ténériffe ; il y en avait autant à Las Palmas ; la rade de Vigo se remplissait de ces colosses en fuite et Lisbonne voyait des flottes apeurées remonter le Tage. Mais à peine les flottes sont-elles arrivées que le Portugal fait mine d'entrer dans le conflit et les navires se hâtent, en haletant le long des côtes, de chercher un autre refuge. Plus un coin n'est sûr.

Le Japon mobilise sa flotte. Quel but se propose-t-il ? »

Telles furent les aventures particulières de Barzini à bord de son paquebot. Mais évidemment ces accidents se répétèrent ailleurs.

Un grand nombre de pêcheurs anglais qui se trouvaient dans la mer du Nord, surtout dans la partie orientale, furent arrêtés par les Allemands qui les conduisirent dans un de leurs ports. Les marins britanniques furent retenus dans les ports allemands et internés dès les premiers jours du mois d'août.

Il en fut de même pour les marins allemands dans les ports anglais.

Mais pour beaucoup de commandants de navires allemands, sur les grandes lignes surtout, cette guerre n'arriva pas absolument à l'improviste. Ils parlaient sans cesse de la guerre.



La fuite des Russes après la bataille de Tannenberg.

Un pilote belge — et d'autres, m'ont fait des déclarations analogues — me raconta ce qui suit :

« Un jour je conduisais un navire allemand de la haute mer dans les bouches de l'Escaut. Le capitaine avait absorbé de trop fortes quantités de champagne et était extraordinairement loquace, lorsqu'il vint prendre placé à mes côtés sur le pont. Nous passâmes devant Flessingue. La commune était en fête et les façades des hôtels et des maisons particulières du boulevard de l'Escaut étaient pavoisées.

« Pilote, pour quelle raison la ville est-elle pavoisée ? »

« C'est aujourd'hui l'anniversaire de la Reine de Hollande », répondis-je.

« Ach so ! Ce sont des drapeaux hollandais, n'est-ce pas ? reprit-il. Eh bien, pilote, avant peu des drapeaux allemands seront arborés ici. Vous ne me croyez pas ? Et là-bas — il désignait la côte belge — là-bas aussi ! Car, pilote, la guerre doit éclater et elle éclatera, et on ne peut plus la retarder longtemps, et alors les Allemands seront les maîtres du monde. »

On pourrait penser que ce sont là propos d'ivrogne. Eh bien, non, car c'est le moment ou jamais de rappeler l'axiome que souvent la vérité sort de la bouche des enfants et des gens pris de boisson. Ce capitaine, s'il avait été dans son état normal, aurait peut-être mieux pesé ses paroles. Mais même des capitaines parfaitement calmes parlaient volontiers de la guerre.

Et nous pûmes constater, à bord des navires, que les Allemands étaient prêts en toutes circonstances à suivre leurs chefs, car ils se courbaient d'avance sous le joug de leur soi-disant discipline.

Lorsque le capitaine se levait le matin de mauvaise humeur, il déchargeait sa bile sur son premier officier, celui-ci se vengeait sur le second officier, et le second passait sa colère sur le troisième. Le troisième injurait le contre-maître, qui en faisait autant à l'égard du premier matelot venu ; celui-ci brutalisait le mousse, et le mousse, à son tour, usait de son autorité pour donner un coup de pied au chien du bord.

J'ai vu, à bord de navires allemands, des matelots si odieusement maltraités, qu'aucun marin belge ne sup-

porterait de semblables procédés. Un jour des navires de guerre allemands étaient ancrés en rade de Flessingue. Un lieutenant descendit à terre ; la sentinelle allemande ne salua pas assez vite au gré de son supérieur, qui lui allongea une gifle en pleine figure, après quoi le bonhomme se redressa plus raide encore qu'auparavant.

« Voilà des manières qu'il ne faudrait pas essayer d'introduire chez nous ! » s'écria un marin hollandais qui, d'un torpilleur voisin avait assisté à la scène. « Je vous promets que vous ne vous y risqueriez pas une seconde fois. »

Mais telle était la fameuse discipline des Allemands, dont, au surplus, ils étaient très fiers.

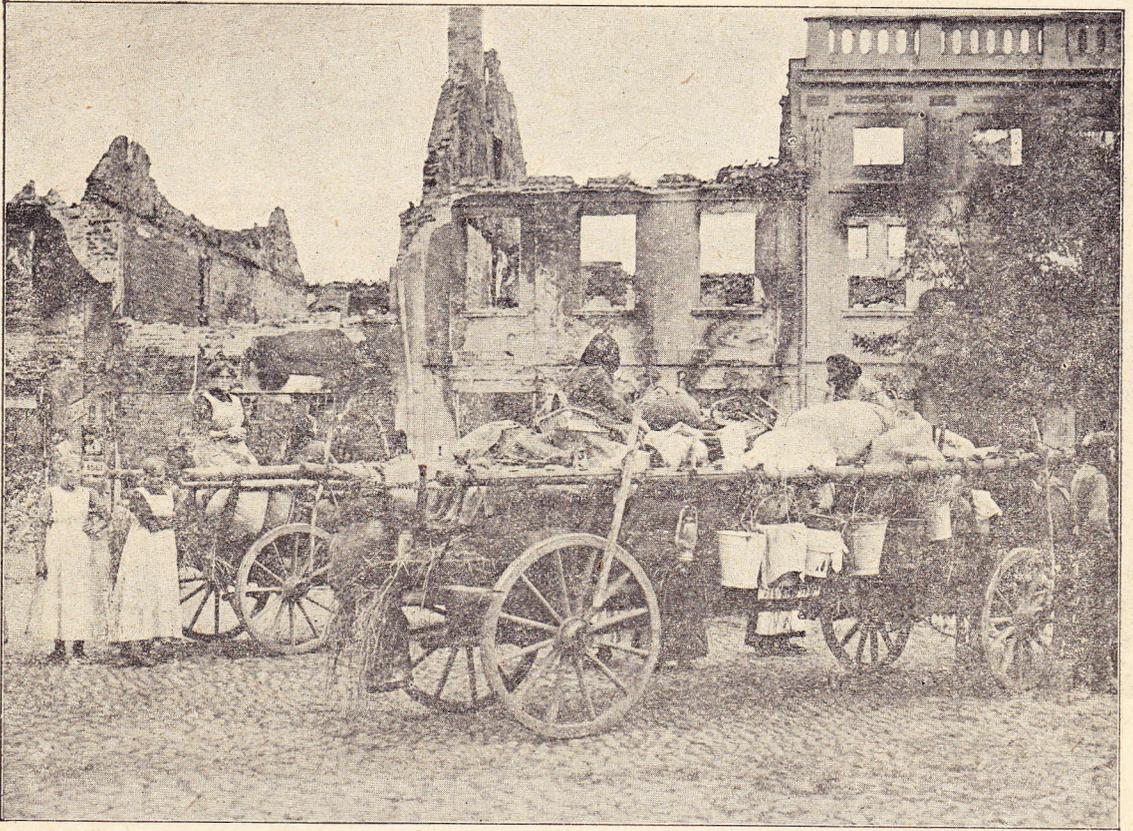
Les Allemands avaient donc enfin leur « krieg » tant souhaité et ils fondaient sur leur flotte les plus grandes espérances. Nous parlerons plus tard des horribles catastrophes qu'ils déchaînèrent grâce à des procédés de traîtrise et de piraterie insignes, tandis que le gros de leur flotte restait à l'abri dans ses ports, d'attache.

Mais avant de nous occuper des opérations navales, il ne sera pas inutile de rappeler les différentes espèces de navires de guerre, d'autant plus qu'en Belgique nous n'avons qu'une idée très approximative de ce qu'est une marine.

Un navire de guerre est un terme générique qui s'applique à un vaisseau de dimensions plus ou moins grandes, qui porte le pavillon de sa propre nation et qui est destiné à combattre l'ennemi sur mer.

Un vaisseau de ligne est un navire de guerre, qui ne peut participer à un combat naval que de concert avec d'autres ; quoique l'armement et le tonnage de ces unités puissent présenter des différences considérables, ils sont rangés néanmoins dans la même catégorie, à la condition qu'ils soient entièrement cuirassés et qu'ils appartiennent aux plus grands types. Le type le plus connu des cuirassés d'escadre anglais est le « dreadnought », que l'on désigne ainsi d'après le nom du premier cuirassé de l'espèce.

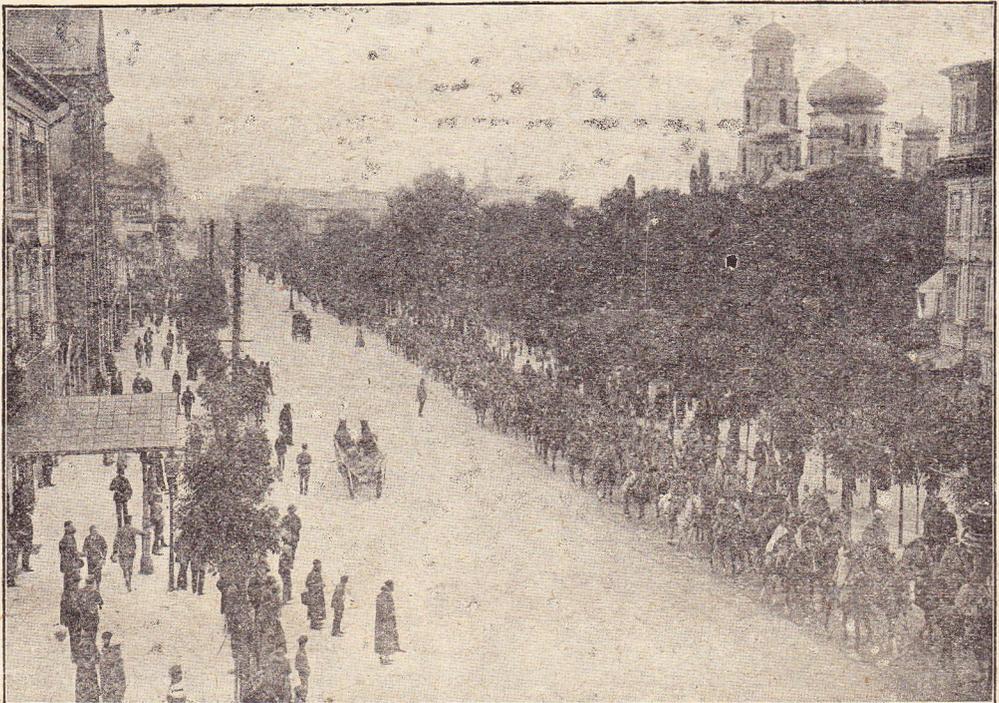
Un cuirassé a des dimensions plus réduites et ses flancs sont partiellement protégés par une ceinture



L'exode de la population d'Allenstein en Prusse Orientale.

de plaques blindées, qui jadis étaient en fer, ou faites d'un mélange d'acier et de fer (compound) et que l'on fabrique actuellement avec de l'acier nickelé durci, afin qu'elles soient impénétrables aux projectiles ennemis. Les premiers blindages se composaient de fer forgé d'une épaisseur de 11 centimètres. Les dreadnoughts ont des plaques de blindage en acier nickelé durci de

27 1/2 centimètres d'épaisseur, qui vont en décroissant jusqu'à 15 centimètres à l'avant et 10 centimètres à l'arrière. La cuirasse ne doit pas nécessairement recouvrir tout le navire, pourvu qu'elle protège les parties vitales : les machines et les chaudières, la tourelle du commandant, les tourelles de l'artillerie, et les batteries casematées. Ordinairement les plaques de blindage



Les Autrichiens à Lublin.

Soldats du 2^e régiment sibérien

ge atteignent 2 m. 50 au-dessus et au-dessous de la ligne de flottaison.

Un croiseur cuirassé est un cuirassé rapide. Tandis qu'un cuirassé file 18 à 20 nœuds, la vitesse de ce dernier type est beaucoup plus grande, car il doit être en état de poursuivre les navires marchands.

Un croiseur protégé, par contre, n'est pas cuirassé, assez légèrement armé et muni seulement d'un pont cuirassé; ce pont en acier de 5 à 7 centimètres d'épaisseur, recouvre toute une partie du navire à la hauteur de l'entrepont et protège autant que possible les chaudières et les machines, mais surtout les soutes à obus, les soutes à poudre, les installations des tubes lance-torpilles. Ce type de navire s'est transformé progressivement en croiseur cuirassé, avec un pont et des bords cuirassés, et les pièces de batterie blindées, puis avec une artillerie plus lourde. Et comme le cuirassé moderne a acquis actuellement une grande vitesse, il s'ensuit que la différence jadis si caractéristique entre le cuirassé et le croiseur cuirassé, à savoir la vitesse, est devenue moins nette et que le nom collectif de « cuirassé

est le meilleur que l'on puisse donner à cette espèce de navires de guerre, y compris les vaisseaux de ligne.

En outre, des paquebots et des navires marchands ont été affectés au service de la marine et armés de canons pour renforcer la marine de guerre; on les utilise généralement pour les reconnaissances ou pour faire la chasse aux navires suspects de l'ennemi.

Une torpille est un engin explosif sous-marin dont on se sert dans les combats navals. Il y en a de trois sortes: la torpille automobile, la torpille vigilante ou mine, tandis que la troisième, la torpille de choc, n'est plus employée. La torpille automobile se compose d'un compartiment ou cône de charge qui contient de 60 à 100 kilogrammes de fulmicoton humide, lequel produit par explosion les mêmes effets que la dynamite. En heurtant la coque d'un navire la pointe percutante qui termine le cône de charge fait exploser la poudre; celle-ci met le feu à une quantité de fulmicoton sec et comprimé, qui finalement fait exploser la charge principale de fulmicoton humide. Cette explosion opère de terribles ravages dans la coque du navire en y produisant une ouverture de plusieurs mètres de diamètre.



Espion russe interrogé par les Boches.



Episode de la bataille des marais mazuriques : Poursuite des Russes par les Allemands

A la partie antérieure de la torpille on a adapté aussi des couteaux très affilés et très solides, des coupe-filets, destinés à couper les filets « Bullivant » des grands navires de guerre. La torpille automobile comprend encore un réservoir d'air destiné à assurer à la torpille une flottabilité suffisante, ainsi qu'un régulateur d'immersion et d'horizontalité et enfin le gouvernail automatique. La distance que peut parcourir une torpille varie de 500 à 1000 mètres; elle ne peut pas toucher les navires ennemis à une profondeur dépassant 2 à 4 mètres sous l'eau, en raison de la cuirasse des navires à atteindre et de la diminution de la puissance effective des engins lorsqu'ils vont à une plus grande profondeur.

Une batterie de torpilles est un appareil maintenu dans l'eau à l'aide d'ancres, et auquel sont fixés des tubes lance-torpilles. Ces batteries servent à protéger notamment l'entrée des ports et des fleuves.

Un torpilleur est un petit bâtiment de guerre recouvert de minces plaques d'acier de 3 à 4 millimètres, et qui est destiné à parcourir le plus rapidement possible le trajet qui le sépare d'un navire ennemi, tant la nuit que le jour, afin de lancer une torpille à une distance de 500 mètres environ. On distingue dans ce type le torpilleur de haute mer, qui a un déplacement de 100 à 200 tonnes, une longueur de 40 à 50 mètres, une vitesse de 25 à 26 nœuds à l'heure et qui comprend un équipage de 30 à 40 hommes. A côté de ces grands navires on en a construit d'une espèce encore plus grande, à savoir le contre-torpilleur ou « destroyer », long de 60 à 70 mètres, large de 6 mètres environ, avec un équipage de 50 à 60 hommes et une vitesse de 30 nœuds environ. Ces derniers navires sont destinés à attaquer les torpilleurs et à les empêcher de remplir leur mission, mais ils peuvent être employés eux-mêmes comme torpilleurs. En principe ces deux espèces de navires sont semblables, mais

ils se différencient par leurs dimensions, leur armement d'artillerie légère (de 3.7 à 5 et même jusqu'à 7.5 centimètres) et leur provision de torpilles (3 à 5 pièces). Ils ont de petites chaloupes, des projecteurs électriques et de telles quantités de charbon dans leurs soutes qu'ils peuvent parcourir 1000 milles et même davantage. Comme les navires de guerre doivent s'attendre à une attaque de torpilleurs et sont pourvus dans ce but d'une quantité de canons à tir rapide, capables à tout instant de diriger un feu convergent sur un ou plusieurs torpilleurs et cela à une distance telle que ces navires doivent être infailliblement détruits et qu'en tous cas il ne leur est pas possible de lancer leurs torpilles avec quelques chances de succès, il s'ensuit que les torpilleurs sont principalement destinés aux attaques nocturnes.

Une escadrille de torpilleurs se compose de 4 à 6 de ces navires.

Un transport-aviso est un petit navire destiné au transport de troupes, mais ce type de navire n'existe plus aujourd'hui dans la plupart des marines de guerre, vu que l'on emploie actuellement pour le transport des troupes des paquebots ou des navires marchands à allure rapide. La plupart du temps ces transports ne sont pas armés, parce qu'ils préfèrent naviguer sous la protection d'une escadre.

En temps de guerre on place en mer des mines flottantes ou des mines fixes.

Une mine flottante est un engin de destruction que l'on place généralement par couples à l'entrée des ports pour en défendre l'accès. Les deux mines flottantes sont reliées par un câble; lorsqu'un navire passe au-dessus de ce câble ou le heurte, voici ce qui se produit: par suite du déplacement du navire et de la tension du câble, un ressort à boudin est baissé et, par un mécanisme ingénieux, un nouveau ressort se détend, puis une cartouche éclate et fait exploser la charge de dynamite.